

Un procès historique s'ouvre à Paris

Un procès à nul autre pareil. Hors norme. Démesuré. Lourde tâche : juger le mal terrible qui a été commis le 13 novembre 2015 à Paris et Saint-Denis. Ce mercredi 8 septembre s'ouvre devant la cour d'assises spécialement composée – donc devant des magistrats professionnels et non un jury populaire – le procès des accusés de ces attentats qui ont coûté la vie à 131 personnes et en ont blessé plus de 400.

Quelques chiffres pour donner la mesure de l'événement judiciaire : ce procès est prévu pour durer plus de 8 mois et demi, il devrait prendre fin le 25 mai 2022 (sauf retard !). Il va juger 20 accusés – dont Salah Abdeslam, seul survivant des commandos – mais seulement 14 seront présents. Près de 1.800 parties civiles et plus de 300 avocats pour les représenter. Auquel il conviendra d'ajouter quelques centaines de

journalistes venus du monde entier. Par le nombre de parties civiles représentées et la gravité des faits, le procès des terroristes du 13-Novembre va nécessairement marquer l'histoire judiciaire. Personne ne s'y méprend : au-delà de Salah Abdeslam, Mohamed Abrini et consorts, ce sont bien les crimes contre l'humanité du « Califat » de Daesh que l'on juge à partir d'aujourd'hui. L.CO.

L'horreur planifiée à Raqqa, organisée à Bruxelles, perpétrée à Paris

131 morts, des centaines de blessés, des milliers de personnes endeuillées et traumatisées. Le 13 novembre 2015, le groupe Etat islamique commet le pire attentat de l'histoire de France.

RÉCIT

LOUIS COLART

Début 2015, les cadres de l'Etat islamique sont agacés. La cellule de Verviers, pilotée à distance par Abaaoud, est tombée. Le Molenbeekois a d'ailleurs échappé de peu à une arrestation dans sa planque des faubourgs d'Athènes, le 17 janvier, d'où il tirait les ficelles. Le pont de la *katibat* Al-Battar, la milice de Daesh composée de nombreux francophones, s'échine à faire parvenir en Europe un maximum de combattants. Plus tard, ses « soldats » Sid Ahmed Ghulam – arrêté pour le meurtre d'Aurélien Châtelain avant d'appliquer un projet d'attentat contre des églises – et Ayoub El Khazzani – pour l'attentat manqué du Thalys – n'iront pas davantage au bout de leurs projets meurtriers.

Tout juste parvenu à la tête du service des opérations extérieures du « Califat » au printemps, le Belge Oussama Atar s'est vu confier une mission. Quelque part au nord de l'Irak, il la reçoit directement de la bouche du chef suprême et de son second, Abou Bakr al-Baghdadi et Abou Mohammed al-Adnani. L'objectif est simple : frapper la France. Et frapper fort. Atar, vétéran du djihad en Irak, va s'y employer de toutes ses forces. Abou Ahmed (c'est sa *kounya*, son nom de guerre) s'adjoit les services de ses amis belges. Abaaoud, alias Abou Omar, bien sûr. Mais aussi ses cousins Ibrahim et Khalid El-Bakraoui, des gangsters à la gâchette facile, radicalisés au fil de leurs séjours en prison. En juin 2015, Ibrahim se fait pincer par les Turcs, alors en chemin pour la Syrie où il espérait tomber dans les bras de son cousin. Un chauffeur de taxi vigilant le balance aux policiers.

Dans son centre de rétention, Ibrahim

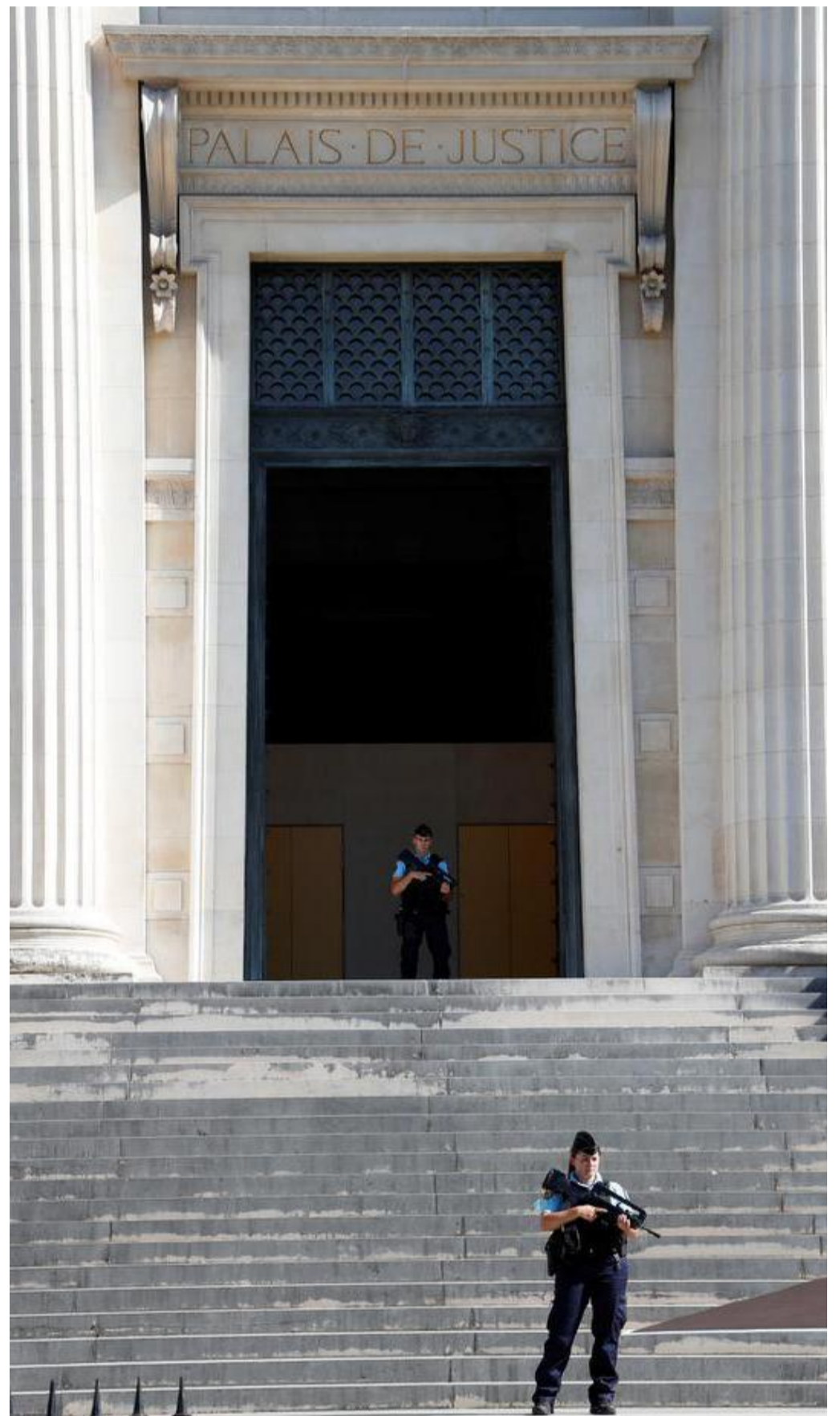
se morfond. D'un côté, son frère resté en Belgique le rassure : Khalid avait effectué le voyage en Syrie un an plus tôt. Il a vu leur cousin et le porte-parole de Daesh, Adnani. Il est vite revenu en Europe, ordre de mission en poche. Depuis Raqqa, « Abou Ahmed » console lui aussi Ibrahim : il pourra se rendre utile le moment venu. A renfort d'argent liquide, le gangster radicalisé parvient à se faire expulser aux Pays-Bas et non en Belgique. Il est libre de ses mouvements et s'attelle aux préparatifs. Depuis la Syrie, Atar et Abaaoud leur adjoignent les services d'un autre Belge, Laachraoui. L'ex-étudiant prometteur, parti très tôt en zone de guerre, a reçu une formation à la fabrication d'explosifs de la part de l'artificier en chef de l'Etat islamique. Au début de l'été 2015, la colonne vertébrale du commando terroriste chargé de frapper la France est constituée.

Commandos envoyés de Syrie

Les pires craintes des services de renseignement se sont vérifiées. L'Etat islamique a profité du flux de migrants provoqué par la crise syrienne pour y infiltrer ses terroristes. Comme tous ces malheureux jetés sur les routes de l'exil, les djihadistes sont montés à bord d'embarcations de fortune, ont payé les passeurs quelques centaines ou milliers d'euros. C'est *Dawla* – l'Etat islamique – qui finance les voyages de ses commandos. Abaaoud a ouvert la voie, très tôt, traversant par la Turquie et la Grèce, en passant par l'Europe centrale, dans le sillage du futur terroriste du Thalys, son docile soldat, et d'un éclaireur. Le 6 août, l'un des terroristes les plus recherchés du monde arrive à Bruxelles. Le Molenbeekois ne quittera plus la Belgique jusqu'aux attentats de novembre, se terrant dans plusieurs caches.

Une fois son lieutenant Abaaoud derrière « les lignes ennemies », Oussama Atar et les autres émirs de Daesh envoient le reste de leurs commandos en Europe. Par la Turquie et les îles grecques, des hommes formés aux explosifs et au maniement des armes dans les *muaskars*, les camps d'entraînement, déferlent sur le Vieux Continent. Sur la route, deux hommes se font coincer en Grèce avec leurs faux papiers : l'Algérien Haddadi et le Pakistanais Usman seront jugés à Paris parmi les autres complices des attentats, retenus trop longtemps par les Grecs puis les Autrichiens pour commettre leurs méfaits. Pour d'autres, le chauffeur, c'est Salah. Abdeslam. Il ef-

Le procès des attentats du 13 novembre 2015, qui s'ouvre mercredi devant la cour d'assises spéciale de Paris, est la plus grande audience criminelle jamais organisée en France, six ans après les attaques terroristes les plus meurtrières commises sur le sol français. © REUTERS.



fectue de nombreux allers-retours entre la Belgique et l'Europe centrale à la fin de l'été. Ainsi, le 9 septembre, il est contrôlé au volant d'une Mercedes de location en compagnie de Laachraoui et Belkaïd, qui mourront respectivement dans les attentats de Bruxelles et dans la fusillade de la rue du Dries. A chaque fois, ces hommes portent de fausses pièces d'identité. Les Français Ammour, Mostefaï et Mohamed-Aggad, les assassins du Bataclan, sont eux aussi envoyés par Abdeslam. D'autres terroristes sont récupérés en Allemagne.

Le convoi de la mort

Une Clio, une Seat, une Polo. Au départ de Bruxelles et Charleroi, le convoi file dans la soirée du 12 novembre. Les terroristes écoutent dans les voitures des *shahid*, les chants religieux ou de propagande, la seule musique approuvée par le « Califat ». Direction la Ville Lumière. Et la mort.

Abrini roule avec Salah Abdeslam et les deux terroristes irakiens du Stade de France. Ils posent leurs bagages bourrés de TATP dans un pavillon de Bobigny loué par Brahim Abdeslam. Tard dans la soirée, le futur « homme au chapeau » quitte précipitamment ses complices et rentre à Bruxelles en taxi. Celui qui renoncera à se faire exploser le 22 mars 2016 à l'aéroport de Bruxelles-National aurait-il dû être le 11^e homme des commandos parisiens ? L'intéressé jurera aux enquêteurs qu'il accompagnait ses « amis » dans leur dernier voyage. Une explication « fraternelle » douteuse. Au milieu de la nuit, Bilal Hadfi, un autre « ket » de Bruxelles, déterminé à mourir « en martyr », fait le chemin entre la planque d'Alfortville et celle de Bobigny. Le convoi de la mort a perdu un pion mais recompose ses équipes.

A 21 h, le coup d'envoi du match France – Allemagne est sifflé dans l'enceinte dionysienne. Seize minutes plus tard, un premier terroriste irakien déguisé en supporter allemand se fait exploser près d'une brasserie où un Franco-Portugais, Manuel Dias, perd la vie. Prévenu après quelques instants, le président Hollande monte dans le PC de sécurité du Stade de France. A 21 h 20, le latéral gauche de l'équipe de France Patrice Evra effectue une passe en retrait. Il se fige un instant et lance un regard interloqué vers les tribunes lorsqu'il entend la seconde détonation. Les deux Irakiens, soupçonnés par les services de renseignement français d'avoir été les gardes du corps d'Atar en Syrie, ont lancé la soirée d'horreur. Hadfi, le troisième, erre plusieurs minutes à l'extérieur du stade. La mi-temps intervient, les fusillades des terrasses et l'assaut du Bataclan sont déjà en cours, lorsqu'il se fait lui aussi sauter près d'un McDonald's. La vigilance des stewards, qui ont refoulé un à un ces hommes sans ticket pour le match, a sans doute évité un bilan plus lourd. Pour éviter un mouvement de panique, les spectateurs du Stade de France sont autorisés à monter sur la pelouse à l'issue du match. Image saisissante. A Paris, les deux autres commandos causent la désolation.

La Seat transportant Brahim Abdeslam, Chakib Akrouh et Abdel Hamid Abaaoud a quitté sa planque du nord-est de Paris, direction le centre animé de la capitale. Il fait doux et sec en ce vendredi de novembre, les Parisiens célèbrent la fin de la semaine dans les cafés-restaurants. Armés de kalachnikovs, les trois criminels s'arrêtent à hauteur d'établissements des 10^e et 11^e arrondissements. « Allahu akbar ! » Les trois hommes, dans un ballet macabre, sautent de leur